



**HAL**  
open science

## Helder Câmara et Oscar Romero. Réflexions historiennes sur deux itinéraires pastoraux.

Richard Marin

► **To cite this version:**

Richard Marin. Helder Câmara et Oscar Romero. Réflexions historiques sur deux itinéraires pastoraux.. Caroline Sappia. À l'image d'Oscar Romero. Héros, prophètes et martyrs d'Amérique latine, 13, Ed. Academia-Bruylant, pp.39-56, 2009, coll. Sillages, ISBN 978-2-87209-951-1. hal-00974349

**HAL Id: hal-00974349**

**<https://hal.science/hal-00974349>**

Submitted on 14 Apr 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**HELDER CAMARA ET OSCAR ROMERO.  
REFLEXIONS HISTORIENNES SUR DEUX ITINERAIRES PASTORAUX.**

Richard Marin

Dom Helder Câmara, « l'archevêque rouge » du Nordeste brésilien et Oscar Romero, l'archevêque de San Salvador assassiné en 1980, furent très certainement, à leur époque, les deux figures les plus célèbres de l'épiscopat latino-américain, identifiées au courant de la théologie de la libération. Cependant, avec le temps, le flou s'est installé, les différences se sont estompées et la mémoire oublieuse a tendu à les confondre dans une même trajectoire, voire à reconstruire, dans une démarche finaliste, une trop grande cohérence de leurs itinéraires...à partir de ce qu'ils devinrent.

Par la comparaison de leurs deux parcours, le présent article voudrait s'efforcer de surmonter ces écueils et, à l'aune de l'histoire, mettre les deux acteurs à distance en introduisant un certain nombre de nuances dans leurs biographies. Révéler la similitude des deux parcours, insérés dans des contextes latino-américains relativement proches, tout en rappelant aussi ce qui distingue les deux prélats, devenus les icônes du progressisme catholique latino-américain : tel est mon propos.

### ***Deux itinéraires de prêtres***

Tous deux viennent de familles nombreuses, chacune de huit enfants, et d'un milieu relativement modeste. Le père d'Oscar Romero est postier-télégraphiste, celui d'Helder Câmara employé aux écritures dans une maison de commerce. A cette époque-là, l'Eglise, au même titre que l'Armée, est un instrument de promotion pour nombre d'enfants venus du peuple et bien des vocations sont portées par de véritables stratégies familiales. Cela ne se vérifie pourtant pas pour les deux cas qui nous préoccupent.

Quand on y regarde de plus près, ce sont les différences entre les deux futurs clercs qui attirent l'attention. Alors qu'Oscar Romero vit une enfance traditionnelle et paisible dans la petite ville de Ciudad Barrios, loin de San Salvador, Helder grandit à Fortaleza, la capitale du Ceará, dans un milieu cultivé. Sa mère est institutrice, son père critique théâtral occasionnel dans la presse locale et un de ses oncles, auteur de pièces de théâtre. Sans doute cela explique-t-il une des singularités du futur évêque : son ouverture d'esprit peu commune et son immense curiosité à l'égard de toutes les formes de la culture profane qui participent de sa soif d'être pleinement dans le siècle. En 1979, n'a-t-il pas été jusqu'à rédiger le livret de la *Symphonie des deux mondes*, mis en musique par le Suisse Pierre Kaelin et, quelques années après, celui de *Messe pour le temps présent*, pour le ballet de Maurice Béjart ?

Leur mode d'insertion dans l'institution ecclésiastique est un autre de leurs traits distinctifs. Oscar Romero, précocement remarqué, s'inscrit d'emblée dans un itinéraire prometteur et sans surprise. Il séjourne longuement à Rome (1937-1943) où il est ordonné. Il y

étudie la théologie au Collège Pío Latinoamericano (l'actuelle Université Grégorienne) et entreprend un doctorat sur la mystique et la théologie ascétique que la guerre et son retour précipité au Salvador l'empêcheront de conclure.

Le Nordeste, lui, formé par les lazaristes français à Fortaleza, non seulement ne passe pas par la Ville éternelle mais plonge dans l'action politique, peu après son ordination, en 1932. Jusqu'en 1936, il milite dans les rangs du mouvement intégraliste, un fascisme tropical qui a pour chef suprême l'écrivain Plinio Salgado, la chemise verte pour uniforme, le slogan Dieu, Patrie, Famille pour mystique et de fortes sympathies pour Mussolini. Responsable à l'Éducation du mouvement pour le Ceará, le père Helder parcourt aussi le Brésil pour y porter la bonne parole intégraliste. Fernando Bastos de Ávila, alors jeune étudiant jésuite à Nova Friburgo (Rio Grande do Sul) où existait un fort noyau de sympathisants, a été très impressionné par sa visite :

Il est passé par là, écrit-il, avec un groupe de dirigeants du parti. Ils organisèrent une réunion pour notre communauté qui comptait alors trois cents jésuites [...]. Dom Helder parla. Je ne me souviens que de lui parmi ceux qui s'exprimèrent. Moi, jeune étudiant à la rhétorique conventionnelle, je restai sidéré devant l'emportement de cette éloquence vibrante, ces gestes tourmentés qui embrassaient tout le Brésil symbolisé par les blasons des différents États de la fédération [...]. En voyant ce corps fragile, crépitant comme une flamme, je ressentis ma première émotion à propos du pouvoir de la parole humaine"<sup>1</sup>.

### ***Un poids très inégal dans l'Eglise latino-américaine de leur temps***

Le Brésilien, qui a vu le jour en 1909 et le Salvadorien, né en 1917, appartiennent quasiment à la même génération. Pourtant, ce décalage d'à peine huit ans, couplé à des rythmes différents dans le déroulement des carrières épiscopales, fait des deux hommes des acteurs au poids sans commune mesure dans les grands événements et les responsabilités au sein de l'Eglise.

Alors qu'Helder Câmara joue un rôle de premier plan dans les mutations du catholicisme brésilien, continental et, même au-delà, Oscar Romero n'y participe que tardivement et jamais en acteur central.

Rappelons que Mgr Câmara, intronisé évêque en 1952, est le fondateur et le premier secrétaire général de la Conférence des évêques brésiliens (CNBB<sup>2</sup>), de 1952 à 1964 et l'initiateur, avec l'évêque chilien Manuel Larain, du Conseil Épiscopal Latino-Américain (CELAM), en 1955. Second vice-président de ce même CELAM, de 1958 à 1966, il est aussi père conciliaire aux quatre sessions de Vatican II. Il est en outre délégué de l'épiscopat

---

<sup>1</sup>- Témoignage cité dans M. de Castro, *Dom Helder, O Bispo da Esperança*, Rio de Janeiro, Graal, 1978, p. 153.

<sup>2</sup> CNBB : Conferência Nacional dos Bispos do Brasil

brésilien à la seconde assemblée générale de l'épiscopat latino-américain, à Medellin (1968), puis à celle de Puebla (1979).

A l'inverse, Mgr Romero, tardivement porté à l'épiscopat (1970)<sup>3</sup>, ne participe ni au concile ni à la conférence de Medellin, les deux grands événements fondateurs de la modernité catholique latino-américaine. C'est seulement à partir de 1977, date de son accession à l'archevêché de San Salvador, qu'il accède à un rôle de premier plan dans son pays et gagne, en même temps, une notoriété internationale (voir *infra*).

### **Deux modèles de conversion sociale**

Mgrs Câmara et Romero ont certes connu des évolutions personnelles assez semblables qui les ont conduits – comme de nombreux clercs latino-américains des années 60-70 - du conservatisme au progressisme, du lien étroit avec les puissants à la cause des pauvres. Toutefois, si les dynamiques sont proches, le rythme des conversions diffère profondément. Chez le Brésilien, la conversion a été graduelle épousant, à quelque chose près, la chronologie de l'*aggiornamento* catholique et, parfois aussi, l'annonçant prophétiquement. Tout au contraire, elle est brutale et radicale chez l'archevêque salvadorien et sans doute guère antérieure à son accession à l'archevêché de la capitale, en 1977.

L'engagement intégraliste du père Helder prend fin en 1937, peu après son transfert, à sa demande, à Rio de Janeiro où il séjournera 28 ans. Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, son étoile commence à grandir dans l'Église. Au près de l'archevêque Dom Jaime Câmara, personnalité conservatrice et de peu de relief, son talent multiforme d'organisateur, de communicateur et d'homme de relations publiques fait merveille. Il est, de fait, le second du cardinal, l'homme des missions délicates mais aussi celui qui, entouré d'une poignée de clercs et de laïcs, entreprend d'engager graduellement l'institution dans des voies nouvelles.

Aumônier national de l'Action catholique, il lui insuffle un sang neuf en la réorganisant en milieux sociaux, selon le modèle belge, entre 1948 et 1950. En le mettant en contact avec le laïcat catholique, l'immensité du Brésil, la grande diversité de ses diocèses et leur cloisonnement, ce poste aiguise chez lui le sentiment de l'urgence d'une coordination de l'ensemble. Dans son esprit et celui de son entourage d'Action catholique prend alors forme l'idée d'une conférence nationale d'évêques. Leur force de conviction et l'appui décisif du nonce Dom Chiarlo, interprète des desseins d'une diplomatie vaticane soucieuse de renforcer, face à l'État, le rayonnement du plus gros épiscopat latino-américain, feront le reste. Douze années durant, dom Helder, devenu évêque auxiliaire de Rio (1952), occupera le secrétariat général de la Conférence nationale des évêques du Brésil, fondée en octobre 1952. Fort de la large autonomie dont elle dispose, la CNBB affichera des positions souvent en

---

<sup>3</sup> Il convient toutefois de souligner que, dès 1967, Oscar Romero accède à un premier poste important en devenant secrétaire général de la conférence épiscopale salvadorienne.

avance sur le niveau de conscience sociale de la majorité de l'épiscopat qui se laisse persuader que dans ces temps troublés un minimum de réformes est nécessaire.

C'est aussi dans ces années-là que dom Helder fait sa "conversion aux pauvres", un tournant de sa vie sur lequel il s'est souvent et longuement expliqué. A l'issue du XXXVI<sup>e</sup> Congrès eucharistique international (juillet 1955), le vieux cardinal Gerlier de Lyon, choqué par les *favelas* de Rio, le presse de mettre ses talents d'organisateur au service des pauvres. Pour lui, c'est au plein sens du terme une révélation. Ce qui, au passage, en dit long sur le niveau de préoccupation sociale des prélats de ce temps ! Dans une évocation un rien sulpicienne, il raconte avoir baisé les deux mains du cardinal avant de lui déclarer: "C'est un tournant dans ma vie. Vous verrez, je me consacrerai aux pauvres. Je ne suis pas tellement convaincu d'avoir des capacités d'organisateur exceptionnelles mais tout ce que le Seigneur m'a confié, je le mettrai au service des pauvres"<sup>4</sup>. En lançant divers programmes sociaux pour les populations démunies, il gagne le surnom d'"évêque des *favelas*" qui ne le quittera plus et, déjà, un début de renommée internationale. L'impulsion qu'il donne, dans la même période, en tant que secrétaire général de la CNBB, aux initiatives d'Église dans la « région-problème » du Nordeste – programmes d'alphabétisation et de syndicalisation rurale pour faire pièce aux ligues agraires<sup>5</sup>- contribuent aussi à enrichir sa connaissance des problèmes sociaux.

Comme pour beaucoup, l'expérience du concile est un moment décisif de sa trajectoire pastorale. Grâce à Vatican II, il élargit considérablement son horizon et arrête, à quelques inflexions près, sa vision de l'Église et du monde.

On sait le rôle joué dans ce mûrissement par son insertion dans le "groupe des pauvres"<sup>6</sup> où se retrouvaient évêques et prêtres venus d'expériences très diverses - prêtres-ouvriers français, évêques missionnaires d'Asie ou d'Afrique, prélats latino-américains... – qui avaient en commun leur sensibilité sociale. Réunis informellement tout au long du concile, ils auront un rôle fondamental dans la genèse d'un des textes conciliaires les plus novateurs : la constitution pastorale *Gaudium et Spes* sur *L'Église dans le monde de ce temps*. Au contact du groupe, dom Helder conforte sa conviction de la nécessité d'en revenir à une Église servante et pauvre et accède à une vision mondiale des problèmes de développement.

---

<sup>4</sup> Dom Helder Câmara, *Les conversions d'un évêque*; entretiens avec J. de Broucker, Paris, Seuil, 1977. p. 141.

<sup>5</sup> Les premières ligues agraires s'organisent au milieu des années 1950, dans la zone sucrière du Pernambouc, sous la direction de l'avocat Francisco Julião. Leur lutte initiale, axée sur le respect de la loi, se radicalise peu à peu. Elles en viennent à revendiquer en faveur de la réforme agraire et essaient dans une dizaine d'États de la fédération. Dénoncées par la presse brésilienne et les médias des États-Unis comme le signe avant-coureur d'une entreprise subversive d'envergure, elles gagnent une notoriété internationale. Du monde entier les journalistes accourent pour interviewer Julião, le "Castro nordestin", contribuant à donner au phénomène une dimension démesurée qui sera bien utile, à l'heure de justifier le *golpe*.

<sup>6</sup> Parmi les participants les plus actifs, autour du père Gauthier, missionnaire en Palestine, on trouve Pierre Maury, délégué apostolique de Dakar, le cardinal Gerlier de Lyon, Charles Himmer, évêque de Tournai, Georges Hakim archevêque de Nazareth, Mgr Mercier, évêque du Sahara, épisodiquement l'abbé Houtart ou le père Congar et, bien sûr, dom Helder.

Son rejet de la politique des blocs, son tiers-mondisme non aligné, neutraliste et non violent, voire son aspiration à "une socialisation personnaliste"<sup>7</sup>, qu'il ne cessera de marteler par la suite dans ses voyages internationaux, en découlent en droite ligne.

S'agissant de Mgr Romero, tous les témoignages à notre disposition, y compris ceux de ses proches, dans la dernière phase de sa vie, convergent dans l'évocation d'un évêque longtemps caractérisé par son conservatisme, ses liens étroits avec les pouvoirs établis voire sa proximité avec l'Opus Dei. En 1970, sa nomination comme évêque auxiliaire est reçue avec satisfaction par les milieux dirigeants qui voient en lui un utile contrepoids à Mgr Luis Chávez y González, l'archevêque progressiste de San Salvador. D'emblée, le nouveau prélat se range au côté des évêques réservés à l'égard de l'*aggiornamento* ecclésial et à la ligne de Medellín incarnée par son supérieur et Mgr Rivera, l'autre évêque auxiliaire. Comme l'écrira plus tard le jésuite Ignacio Martín Baró : « tous les indices convergeaient [chez Oscar Romero] sur un apostolat de type père tranquille, spiritualiste et puritain, davantage porté à composer avec les puissants qu'à se faire obstinément solidaire des pauvres<sup>8</sup> ». Pendant les quatre années que Mgr Romero passe à San Salvador, quatre épisodes contribuent à fixer son image de traditionaliste.

Responsable de l'hebdomadaire *Orientación*, organe officiel du diocèse, il lui imprime un changement de ligne plus conforme « à la doctrine sûre » en dénonçant « certaines théologies à la mode qui font appel à des présupposés marxistes dangereux<sup>9</sup> ». En réaction, le camp libérationniste crée *Justicia y paz*, un bulletin d'information fidèle à l' « option pour les pauvres ».

Fin 1972, désigné par la majorité des évêques, il reprend d'une main ferme la direction du séminaire en rejetant l'action théologique et pastorale menée jusque-là par les jésuites. L'opération se solde par un tel exode des séminaristes que l'épiscopat devra se résoudre, quelques mois après, à la fermeture de l'établissement.

L'année suivante, l'hebdomadaire *Orientación*, toujours sous sa responsabilité, mène campagne contre la « prétendue éducation libératrice » du lycée jésuite de San Salvador. « On profite, écrit l'hebdomadaire, de la générosité naturelle de nos jeunes et des inquiétudes de leur âge pour les lancer sur les chemins erronés de la démagogie et du marxisme<sup>10</sup> ».

En 1975, Mgr Romero rédige un rapport sur la politisation du clergé salvadorien qu'il adresse à la Commission pontificale pour l'Amérique latine. Une fois encore, il manifeste sa réserve à l'égard des pastorales sociales, trop engagées à son gré Le 6 août 1976, à

---

<sup>7</sup> "Exame de admissão", Texte de dom Helder cité dans Potrick (M.H. B.) et al., *Dom Helder, Pastor e Profeta*, São Paulo, Paulinas, 1983, p. 138-145

<sup>8</sup> Charles Antoine, *Le sang des justes. Mgr Romero, les jésuites et l'Amérique latine*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 65.

<sup>9</sup> Charles Antoine, *op. cit.* p. 66.

<sup>10</sup> Charles Antoine, *op. cit.*, p. 67.

l'occasion de la fête nationale, dans son homélie à la cathédrale de San Salvador, il réitère ses critiques sévères à l'égard de la théologie de la libération.

### **...mais des modalités identiques de rupture avec les pouvoirs établis**

En dépit des profondes différences mises en lumière entre les deux itinéraires, quand on se penche sur la manière dont s'est opérée la rupture des deux prélats avec les pouvoirs en place – à partir de 1964, pour l'un, de 1977 pour l'autre - ce qui frappe, c'est bien la similitude des mécanismes et des situations. Cette logique et ces enchaînements, on pourrait d'ailleurs sans peine les retrouver dans quantités d'itinéraires de clercs que, parfois, rien dans leur passé, n'avait préparés à de telles options radicales.

Dans les deux cas, il existe de la part des autorités, à l'égard des deux archevêques fraîchement nommés, une forte attente de collaboration. Examinons les choses de plus près. Quand dom Helder Câmara arrive à Recife pour prendre en charge son diocèse, le 11 avril 1964, le pays est depuis le début du mois sous la coupe des militaires qui ont renversé le président Goulart. Bien que précédé d'une réputation d'évêque social, Helder Câmara est plutôt bien accueilli par les militaires et les élites sociales qui espèrent que ses options progressistes pourront aider à panser les plaies et à pacifier les esprits. Le 11 avril, la chronique du *Jornal do Comercio de Recife* exprime parfaitement les appréhensions suscitées par sa nomination mais aussi ce qui est attendu de lui :

En vérité, lorsque son nom a été lancé, on admettait le risque de ce que le travail de dom Helder puisse être utilisé et exploité par ceux qui prêchaient l'agitation et qui voulaient la faire, même à l'ombre des encycliques pontificales et de la magnifique figure de Jean XXIII. Maintenant, ce risque qui pour certains représentait un inconvénient, n'existe plus [...]. Le nouvel archevêque prend ses fonctions au moment précis où les chefs militaires, les entrepreneurs et les dames de la bonne société pernambucaines, se décident - ils ont en vérité déjà commencé - à un ample travail d'assistance et de promotion de l'homme, apportant à tous le message de la solidarité démocratique et de la fraternité chrétienne [...]. Le travail que nous devons entreprendre maintenant doit consister à convaincre les plus humbles que ce n'est pas dans ce climat de violence et de haine que nous trouverons les solutions à nos problèmes; lorsque le problème n'est pas celui de telle ou telle classe sociale mais celui de toute une région, pendant longtemps spoliée que nous devons résoudre, l'union de tous s'impose"<sup>11</sup>.

Dans le cas de la désignation de Mgr Romero comme archevêque de San Salvador, en février 1977, les choses sont encore plus claires. Compte tenu de son passé pastoral, à l'annonce de sa nomination, la déception des progressistes est grande<sup>12</sup> et vive la

---

<sup>11</sup>- "O pastor e o rebanho", *Jornal do Comercio, Recife*, 11-04-1964.

<sup>12</sup> Ils espéraient la nomination de Mgr Arturo Rivera Damas, l'évêque auxiliaire de Mgr Chavez.

satisfaction des pouvoirs en place. Un laïc catholique engagé traduit bien la manière dont son camp perçut alors cette promotion :

Depuis la fin de l'année 1976, nous savions que Rome était à la recherche d'un nouvel archevêque vu que Chavez, touché par la limite d'âge, devait renoncer à sa charge. Le nonce promut la candidature de Romero et consulta le gouvernement, les militaires, les patrons et les dames de la bonne société. Ils ont consulté les riches et les riches ont donné leur appui sans réserve à la nomination de Romero. Ils sentaient qu'il était un des leurs<sup>13</sup>.

Alors que Mgrs Câmara et Romero sont plutôt enclins, à la fois par leur fonction et leur caractère, à l'apaisement et la conciliation comment comprendre la fermeté croissante de leurs prises de position qui les conduit, en très peu de temps, à être perçus comme les ennemis des régimes en place ?

La violence sociale et politique qui sévit tant en Pernambuco qu'au Salvador est, à n'en point douter, la première des clés pour comprendre le rapide engagement des deux prélats, au nom de leur conception de l'évangile. Bien évidemment il n'y a nul déterminisme dans de telles options : il suffit de rappeler, pour s'en convaincre, le comportement de l'épiscopat argentin sous la dictature, de 1976 à 1983 !

Ce choix de la résistance, dans un climat exacerbé de guerre froide, conduit en retour, à la diabolisation des deux évêques, assimilés à « l'ennemi intérieur » et au communisme international.

En Pernambuco, où la mobilisation populaire avait été forte dans les années précédant le *golpe* - développement des Ligues agraires, du syndicalisme paysan, gouvernement populaire et réformiste de Miguel Arraes<sup>14</sup> - sévit la répression la plus féroce du pays. Dans les semaines qui suivent le putsch, main dans la main, nouveaux maîtres galonnés et oligarchies sucrières prennent leur revanche : on procède à des milliers d'arrestations, les disparitions sont nombreuses et la chasse aux sorcières systématique dans les services publics. Des dizaines de laïcs engagés dans les programmes d'alphabétisation du Mouvement d'Education de Base (MEB)<sup>15</sup>, ainsi que des militants de la JOC, subissent

---

13 «El Salvador, El Bautismo de pueblo de Monseñor Romero», *Envío*, Revista digital, Universidad Centroamericana (UCA), San Salvador, n° 135, mars 1993.

<http://www.envio.org.ni/articulo/774>, consulté le 8/03/2007.

<sup>14</sup> Maire de Recife de 1960 à 1962 puis gouverneur jusqu'au coup d'Etat qui le conduira en prison puis à l'exil, Miguel Arraes, appuyé par toute la gauche regroupée dans le Front de Recife, enlève pour la première fois le pouvoir aux oligarchies sucrières.

<sup>15</sup> Le Mouvement d'éducation de base est né en mars 1961 d'un accord passé entre l'État et la CNBB. Il propose d'étendre à toutes les aires sous-développées du Nord, Nordeste et du Centre-Ouest le réseau d'écoles radiophoniques fonctionnant déjà dans quatre diocèses. Le projet originel du MEB, empreint de modération et placé sous la tutelle d'un lointain conseil national de dix évêques, évolue rapidement, dans un contexte de forte politisation, sous l'impulsion de jeunes militants de l'Action catholique, vers une alphabétisation-conscientisation que désavouent la plupart des évêques.



tracasseries et prison alors que quatre prêtres du diocèse prennent le chemin de l'exil. Dans les années 1969-1977, la répression reprend de plus belle. Pour s'en tenir qu'à l'Eglise : de nombreux laïcs liés à la pastorale sont victimes de séquestrations, d'emprisonnements voire subissent la torture et sept prêtres font l'objet de persécutions diverses – séquestrations, emprisonnement, torture, condamnations par la Justice militaire ou procédure d'expulsion<sup>16</sup>. Dans une lettre circulaire à son clergé et aux catholiques du diocèse, du 1er mai 1972, dom Helder Câmara décrit en ces termes le climat de terreur qui règne alors à Recife :

Dans notre ville, les disparitions, les séquestrations et les emprisonnements, surtout d'ouvriers et d'étudiants, se multiplient [...]. La loi de Sécurité nationale n'est pas respectée, pas plus que les décrets faisant suite à l'AI 5<sup>17</sup>. Ceux qui sont chargés des arrestations ne signalent que rarement leur identité. Jamais on ne présente des mandats d'arrêt, dûment datés puis signés par l'autorité compétente avec l'exposé des motifs. On procède aux arrestations à domicile ou bien, dans les cas des ouvriers et ouvrières, pendant les heures de travail, comme cela s'est produit dans les usines de la Torre, de Pilar et de Santista, donnant ainsi l'impression qu'il s'agit de dangereux terroristes et d'agitateurs. Le traitement infligé est d'une extrême violence et parfaitement inutile, allant jusqu'à des cas de déprédation de résidences. En règle générale, on se sert de voitures banalisées.

Il est facile d'imaginer la panique des familles laissées sans la moindre indication de l'endroit où sont entraînés les êtres qui leurs sont chers. Elles errent ensuite inutilement de service en service, de la Police ou de l'Armée, de l'État ou du gouvernement fédéral, là où elles pensent découvrir les victimes. On part du principe que celles-ci sont des terroristes et qu'elles ne méritent pas la moindre considération.<sup>18</sup>

Durant ces années noires, l'épisode le plus dramatique se produit le 26 mai 1969 quand, en guise d'avertissement à dom Helder, les forces paramilitaires assassinent Henrique Pereira Neto, un jeune prêtre du diocèse. Ses obsèques, accompagnées par une foule de 5 à 10 000 personnes, se transformeront en une imposante et grave démonstration contre le régime,

Au Salvador, le niveau de violence est supérieur à celui du Pernambouc. Le 20 février 1977, deux semaines après la désignation d'Oscar Romero pour l'archevêché de San Salvador, le général Carlos Humberto Romero<sup>19</sup>, lié aux oligarchies hostiles à la réforme

---

Au lendemain du *golpe*, Paulo Freire, l'inventeur de cette alphabétisation citoyenne, est soumis à d'interminables interrogatoires et subit soixante dix jours de prison. Il lui est reproché de vouloir, par sa méthode, "bolchéviser le pays".

<sup>16</sup> Pour plus de détails se reporter à Richard Marin, *dom Helder Câmara, les puissants et les pauvres*, Paris, L'Atelier, 1995, ch. VI : « Une minorité d'Eglise persécutée et résistante. »

<sup>17</sup> L'adoption de l'Acte institutionnel n°5, en décembre 1968, est, selon la formule consacrée, un « coup d'Etat dans le coup d'Etat qui met en place les instruments d'un véritable terrorisme d'Etat. Il est à l'origine du modèle de dictature de sécurité nationale repris, quelques années après, au Chili puis en Argentine.

<sup>18</sup>- "Carta circular do Arcebispo de Olinda e Recife", SEDOC, juil. 1972, p. 121-122.

<sup>19</sup> Aucun lien de parenté avec l'archevêque.

agraire, emporte frauduleusement les élections. Dans les jours qui suivent, la répression d'une manifestation d'opposants de la capitale se solde par deux cents morts. S'ouvre alors une spirale de violence sans précédent qui aboutit à la disparition de dizaines de responsables politiques et syndicaux. Durant le bref mandat épiscopal de Mgr Romero, guère plus de trois ans, 14 prêtres, religieux et religieuses sont assassinés.

La deuxième des clés pour analyser les conditions de la rupture avec les tenants de l'ordre social tient à la fonction tribunitienne exercée tant par Helder Câmara qu'Oscar Romero. Devenus porte-voix de la société civile, ils sont ceux qui révèlent, dans une société sous contrôle, ce que personne d'autre ne peut exprimer, du moins avec un tel impact. Ainsi exercent-ils, au sens fort du terme, un rôle de pédagogues politiques. En partie à leur corps défendant, ces porte-parole sont aussi des porte-drapeaux, transformés en symbole de l'opposition au régime, des prophètes qui renversent symboliquement l'ordre établi.

Fort de convictions et d'un engagement social déjà ancien, c'est d'emblée que dom Helder Câmara mène de pair le combat pour les droits de l'homme et la justice sociale. Dès son premier discours de Recife, prononcé devant les autorités, le 11 avril 1964, l'option pour les pauvres est présente, bien avant sa popularisation par la conférence de Medellin :

Au moment du Jugement dernier nous serons tous jugés pour la façon dont nous aurons traité le Christ, le Christ dans la personne de ceux qui ont faim et soif, sont sales, blessés et opprimés [...]. La misère est révoltante et avilissante : elle insulte l'image de Dieu qu'est chaque homme; elle viole le droit et le devoir de l'être humain à son épanouissement intégral [...]. Dans notre pays, tous comprennent et proclament que les réformes de base ne peuvent être ajournées [...]. Gardons-nous de désigner comme des communistes ceux qui ont seulement faim et soif de justice sociale et de développement du pays.

Pour Mgr Romero, c'est à partir de la cause des droits de l'homme qu'il trouve son chemin de Damas, à l'instar de la conversion de Paul de Tarse. C'est elle qui lui ouvre la voie vers une prise de conscience sociale, sans doute préparée par les deux années (1975-1976) passées à administrer le diocèse rural de Santa Maria, loin de la capitale, au contact quotidien de la misère et de l'oppression subie par la paysannerie. L'assassinat, le 12 mars 1977, par des hommes de main à la solde des grands propriétaires<sup>20</sup>, du père jésuite Rutilo Grande, un de ses amis, avec un paysan et son fils qui l'accompagnaient, est l'élément déclencheur de sa radicalisation. Comme a pu l'écrire le théologien Jon Sobrino :

A l'âge de 59 ans, quand en général les personnes ont déjà forgé leur attitude et leur structure mentale, et bien plus encore quand il s'agit du

---

<sup>20</sup> C'est la dénonciation, dans une de ses homélies, de l'exploitation des ouvriers agricoles, qui a sans doute signé son arrêt de mort.

pouvoir épiscopal qui, comme tout pouvoir, tend à s'établir et à s'imposer [...] il fut capable de changer de pensée et de mode de vie. Il devint autre. Il vibra de manière forte et nouvelle pour les chrétiens, il comprit de manière totalement nouvelle et différente son ministère épiscopal<sup>21</sup>.

Pour lui, désormais, les victimes de la répression ont cessé d'être anonymes et, au fil des semaines, il prend aussi toute la mesure de la collusion du pouvoir en place avec les grandes familles pour leur assurer l'impunité. Après avoir exigé des autorités qu'elles élucident le crime, Mgr Romero suspend tout dialogue de l'Eglise avec l'Etat jusqu'à ce que lumière soit faite.

En guise de protestation et contre l'avis du nonce, il supprime les messes du dimanche 20 mars dans toutes les paroisses du diocèse de San Salvador à l'exception d'une « messe unique », celle de la cathédrale, à laquelle sont conviés tous les fidèles. Dans la foulée, en signe de protestation, il ordonne la fermeture de tous les collèges catholiques durant trois jours. Persuadé de la duplicité du pouvoir, l'archevêque refuse désormais d'apparaître dans les cérémonies publiques en présence de l'Armée ou du gouvernement jusqu'à l'arrestation des coupables du meurtre de Rutilo Grande. Ainsi, le 1<sup>er</sup> juillet 1977, choisit-il, dans un geste sans précédent dans les annales de l'Eglise salvadorienne, de ne pas se rendre à la cérémonie de passation de pouvoir entre le président Molina et son successeur, le président Romero.

Dans cette confrontation avec les pouvoirs établis, il renforce ses liens avec les organisations populaires, prend fait et cause pour la réforme agraire et tente même, sans grand succès, de soutenir auprès de la nonciature la cause des organisations paysannes en butte aux persécutions. Dans sa lettre pastorale du 6 août 1978<sup>22</sup>, sur « l'Eglise et les organisations politiques populaires », l'évêque autrefois réservé sur la ligne de Medellín a rejoint l'option pour les pauvres. Il y dénonce les « inégalités criantes dans le pays et réaffirme avec force l'identification de l'Eglise à la cause évangélique du projet de libération.

Enfin, la troisième clé pour comprendre l'hostilité croissante des autorités à l'égard des deux évêques repose très certainement sur leur projection internationale. Leurs dénonciations, notamment en matière des droits de l'homme, mettent sérieusement à mal l'image de régimes en quête de respectabilité et à la légitimité fragile.

Pour ce qui est de dom Helder, dans l'impossibilité de s'exprimer au Brésil, il multiplie les voyages et conférences à l'étranger. Sur les 114 conférences qu'il prononce entre 1969 et 1977, 104 l'ont été hors de son pays. A New-York, Paris, Tokyo ou Genève les salles sont toujours trop petites pour entendre ce clerc peu ordinaire, au physique fragile, qui collectionne doctorats *honoris causa* et prix internationaux. D'une voix douce et traînante

---

<sup>21</sup> Marcelo Barros, « El Salvador. Il y a vingt-cinq ans, Mgr Oscar Romero était assassiné », *ADITAL*, 23 février 2005, traduit dans *DIAL* n° 2791, du 16 au 31 mars 2005.

[[http://www.elcorreo.eu.org/article.php3?id\\_article=2424](http://www.elcorreo.eu.org/article.php3?id_article=2424)], consulté le 8/03/2006.

<sup>22</sup> La lettre pastorale est co-écrite avec Mgr Rivera, son ancien auxiliaire devenu évêque de Santiago de Maria

mais qui sait se faire véhémence, il reprend les mêmes thèmes attendus en un français ou un anglais incertains, en s'accompagnant d'une incroyable exubérance des gestes. Son talent oratoire d'exception, son image de résistant, la simplicité d'un message essentiellement moral auquel il est difficile de ne pas souscrire et, sans doute aussi, la mauvaise conscience de l'Occident qu'il se charge de réveiller, font l'extraordinaire popularité de cet homme d'Église qui parle si peu de religion.

Parmi ses conférences, celle qu'il prononce au Palais des Sports de Paris, le 26 mai 1970, un an jour pour jour après l'assassinat du Padre Henrique, et au cours de laquelle, à la demande de ses hôtes, il dénonce l'existence de la torture au Brésil, consomme définitivement sa mise au ban par le régime militaire. « L'archevêque rouge » devient alors l'incarnation de l'anti-nation<sup>23</sup> et le régime pilote contre lui une impressionnante campagne internationale pour faire obstacle à sa désignation au prix Nobel de la paix pour lequel son nom est couramment cité<sup>24</sup>. L'argumentation centrale en est la suivante: il serait incohérent d'accorder le Nobel de la Paix à un ancien militant fasciste des années 1930, devenu depuis extrémiste de gauche et apôtre de la violence.

Au Brésil même, l'article ci-dessous, paru en pleine fièvre chauvine au lendemain de la victoire brésilienne au *Mundial* de Mexico, en juin 1970, traduit bien l'animosité dont il est l'objet :

Cette nation, qu'un évêque rouge au service du diable désigne à ses auditoires d'Europe et d'Amérique comme si elle était un vaste camp de concentration, où les prisonniers sont torturés, où les enfants fouinent dans les poubelles comme des porcs, où les prêtres sont assassinés dans la rue et les indiens dans les forêts, dirigée par des Torquemadas avides de sang dont les forces armées font prisonniers et déciment les autres peuples comme des corsaires cruels, enfin une nation comme celle que dom Helder Câmara dépeint dans les capitales étrangères, n'aurait jamais pu présenter à huit cents millions de personnes la jeunesse sans complexe, saine, héroïque, joyeuse, intelligente, généreuse, surprenante et virile qui fascina et transporta les foules de toutes les races et de tous les credo, enivrant le monde d'admiration et d'enthousiasme. Si le Brésil avait été ce que ce prêtre gauchiste devenu fou décrit, jamais il n'aurait pu présenter ces athlètes invincibles dont l'énergie combative s'identifie à l'énergie nationale qui a fait l'unité de ce colosse en marche à grandes enjambées vers le futur.<sup>25</sup>

A l'inverse de l'archevêque de Recife, rappelons-le, Oscar Romero bénéficie d'un soudain et tardif renom international. En février 1978, il reçoit le doctorat *honoris causa* de

---

<sup>23</sup> Le ton général est donné dans le titre même de certains articles: "dom Helder et la vague anti-Brazil" (*O Globo*, 1-07), "En Europe on ne dit que du mal du Brésil" (*O Estado de São Paulo*, 2-07), "Le drapeau insulté" (*O Estado de São Paulo*, 19 -07), "dom Helder ne dit pas la vérité sur le Brésil" (*Diário de Pernambuco*, 29-07), "Traîtres en soutane" (*Jornal do Brasil*, 18-09).

<sup>24</sup> En octobre, les jurés de Stockholm ont finalement distingué l'agronome américain Ernest Borlaug, l'un des pères de la "révolution verte". On ne peut tout à fait exclure que la campagne menée contre dom Helder et appuyée au plus haut niveau de l'État n'ait eu sa part dans cette décision.

<sup>25</sup>- S. Jorge, "dom Hélder e a copa do mundo", *O Estado de São Paulo*, 30-06-1970.

l'université catholique de Georgetown. Pour mieux signifier l'importance de cette consécration publique internationale, les autorités universitaires étasuniennes se déplacent à San Salvador pour ce qui se transforme en grande manifestation populaire et en affront pour le régime du général Romero. Alors même qu'aucun des quotidiens ne s'était fait écho de la cérémonie, comme le relate un témoin jésuite :

Les gens débordaient de partout, des squares et des rues adjacentes à la cathédrale, comme aux plus grandes heures, par exemple à l'enterrement du P. Grande. Les paysans avaient loué des autocars et des camions depuis Aguilarés, Opico, El Paisnal, Ciudad Arce, San Martín, Chalatenango, La Libertad, Quetzaltepeque. Au centre de la cathédrale, il y avait l'énorme groupe des mères des prisonniers politiques, de morts et de disparus au cours de l'année dernière et au début de cette année. Il y avait des centaines de catéchistes paysans, avec leurs pancartes par village et commune et les membres des cours de chrétienté ; des représentants du mouvement oecuménique d'El Salvador avec les Eglises suivantes : adventiste, baptiste, épiscopale, luthérienne, Prophétie universelle, Eglise du Christ, etc<sup>26</sup>.

L'évêque de San Miguel, vicaire aux Armées, pas plus que le nonce apostolique ne sont dans l'assistance.

En décembre, un groupe de parlementaires britanniques sensibles aux appels de l'archevêque en faveur d'une solution négociée afin d'éviter le chaos et la guerre civile au Salvador, avancent son nom pour le prix Nobel de la Paix ;

En janvier-février 1979, c'est en symbole d'une Eglise résistante et martyr qu'il participe à la troisième conférence de l'épiscopat latino-américain de Puebla. L'intensité de son témoignage - « je pars à Puebla avec quatre cadavres de prêtres sur les bras<sup>27</sup> » - lui vaut une lettre de soutien admirative contresignée par une cinquantaine d'évêques. Elle commence par ces phrases :

Nous savons que le Seigneur a mis sur tes épaules la charge pastorale du diocèse de San Salvador au moment précis où commençait un harcèlement, une véritable persécution en paroles et en actes, contre ton Eglise qui travaillait en faveur de la libération chrétienne de nombreux Salvadoriens appauvris et opprimés, privés de fraternité et auxquels, de ce fait, on cachait le visage de Dieu notre Père. Pendant ces deux années nous avons, dans la solidarité, suivi l'évolution de ton engagement aux côtés des pauvres. Tu as fait tiens, de plus en plus, les problèmes et les combats des paysans et des travailleurs avec lesquels, une minorité cramponnée à la richesse et au pouvoir ne veut pas partager dans l'égalité<sup>28</sup>.

A son retour du Mexique, il devient un interlocuteur privilégié de l'ambassade des Etats-Unis qui voit de plus en plus en lui un arbitre plausible dans le conflit salvadorien. Le 2 février

---

<sup>26</sup> Cité par Ch. Antoine, *op.cit.*, p. 100-101.

<sup>27</sup> Cité par Henri Tincq, « L'Eglise en Amérique latine. Un catholicisme en quête de nouveaux prophètes », *Le Monde*, 10-10-1992, p. 8.

<sup>28</sup> Cité par Charles Antoine, *op. cit.*, p. 111-112.

1980, il est fait docteur *honoris causa* par l'université catholique de Louvain et, le 9 mars, il reçoit le prix de la Paix de l'Action œcuménique suédoise. Autant de distinctions qui indisposent au plus haut point un régime désormais pointé du doigt par les Etats-Unis de Carter, au nom des droits de l'homme et menacé de perdre ses crédits militaires

Pourtant cette reconnaissance internationale n'a malheureusement pas réussi à protéger Oscar Romero du pire. Mais il est vrai aussi, qu'il n'a disposé, à la différence de dom Helder, ni de la solidarité de sa conférence épiscopale<sup>29</sup> – quatre des six évêques salvadoriens lui étaient hostiles, ni du soutien et, a fortiori, de l'amitié d'un pape<sup>30</sup>. Relativement isolé, à un moment où tendaient à s'imposer les solutions préconisées par les secteurs militaires salvadoriens de la *mano dura*, il n'en était que plus vulnérable.

Dans la soirée du 24 mars, alors qu'il célèbre une messe d'enterrement dans une modeste chapelle et achève de lire la parabole du grain de blé qui doit mourir afin de porter ses fruits, Oscar Romero est assassiné d'une balle en pleine poitrine tirée par un fusil à lunette. La veille, dans son homélie dominicale à la cathédrale de San Salvador, il s'en était pris à la junte militaire en lui ordonnant de cesser la répression contre les paysans et en conjurant les soldats de ne pas obéir « à un ordre qui va contre la loi de Dieu<sup>31</sup> ».

## **Conclusion**

Vingt-six ans après l'assassinat d'Oscar Romero et sept ans après la mort de dom Helder, alors que le christianisme de la libération a beaucoup reflué, quelle est leur place dans la mémoire collective ? Si l'on tient pour un indice fiable les occurrences de l'internet (*google*), force est de constater que la figure de martyr d'Oscar Romero (1 780 000 occurrences) l'emporte de beaucoup sur celle du bâtisseur, dom Helder (891 000).

Toutefois, en Amérique latine, dans les cercles liés à l'Eglise des pauvres, l'un et l'autre continuent à faire figure de repères emblématiques et de références majeures. Au Salvador, une grande dévotion entoure la figure de celui que la *vox populi* a béatifié depuis longtemps comme « saint Romero des Amériques » et son visage est sur les murs des quartiers populaires. Par contre, l'épiscopat salvadorien, au sein duquel *l'opus dei* est bien représenté, reste prudent dans le maniement de son image. En cela, le comportement de la CNBB est très

---

<sup>29</sup> Même si, de 1964 à 1968, la CNBB accomplit un tournant conservateur, elle ne ménage pas, dans l'ensemble, sa solidarité à l'archevêque du Pernambouc. Après cette date, la conférence épiscopale, qui a fait sienne la ligne de la théologie de la libération, lui apporte un soutien résolu.

<sup>30</sup> Au début des années 1950, Helder Câmara avait lié amitié avec Mgr Montini, un des principaux collaborateurs de Pie XII. Devenu pape sous le nom de Paul VI, il servit de bouclier à l'archevêque de Recife, le régime ne pouvant sans risque attenter à son intégrité physique. Quand commence le pontificat de Jean-Paul 2, en 1978, dont on sait qu'il ne prisait guère la théologie de la libération, le Brésil entre dans la voie de la transition démocratique. Oscar Romero, reçu par le souverain pontife le 7 mai 1979 pour l'informer des événements dramatiques du Salvador, se vit conseiller de rechercher la conciliation avec le gouvernement. Fort déçu par l'entrevue, il se confia à la journaliste espagnole María Lopez Vigil qui a rapporté l'épisode dans *Piezas para un Retrato*, San Salvador, UCA, Editores, 1993.

<sup>31</sup> Cité dans Henri Tincq, « Des témoins de la foi dans un monde sans Dieu », *Le Monde*, 26-08-1999.

différent : plus engagée socialement que sa consœur, elle participe par ses initiatives à la perpétuation de la mémoire de Dom Helder. En 2002, elle a créé un prix annuel portant son nom qui récompense des journalistes pour leurs initiatives citoyennes ; en 2005, elle a fondé un « Centre National de Foi et Politique, Dom Helder Câmara », qui forme des laïcs. Enfin, dans le cadre des communautés de base qui sont loin d'avoir disparu au Brésil, la mémoire de Dom Helder reste vive comme en témoigne la lecture des textes issus des rencontres nationales<sup>32</sup>.

A Rome, sous le pontificat de Jean-Paul II, on sait que ni l'un ni l'autre, ne bénéficièrent d'un grand crédit tant ils incarnaient une ligne d'Eglise combattue par Rome. Oscar Romero, dans un climat salvadorien de violence extrême, ne parvint jamais vraiment à se faire entendre de la nonciature et du pape<sup>33</sup>. En 1985, Dom José Cardoso, un évêque conservateur et borné venu d'un obscur diocèse du Minas Gerais fut choisi par le Vatican pour succéder à Dom Helder. En 1995, un clerc espagnol, membre de l'Opus dei, Mgr Saenz Lacalle, était placé à la tête de l'archevêché de San Salvador....

Pourtant, autour de Mgr Romero, les choses ont paru récemment évoluer. N'a-t-on pas évoqué avec insistance sa béatification prochaine alors que le Vatican s'était longtemps acharné à la tenir au point mort<sup>34</sup> ? La cause a commencé d'avancer en 2000, sous la pression de l'immense ferveur populaire, quand Jean-Paul II a rajouté le nom de l'archevêque de San Salvador sur la liste des martyrs dont le nom fut cité lors de l'hommage jubilaire aux « témoins de la foi », le 7 mai, au Colisée de Rome. Depuis, même des évêques hier hostiles à sa béatification s'y étaient ralliés pour autant que soit mis l'accent sur la grande piété du pasteur, mort pour son troupeau et qu'on édulcorât sa figure de toute dimension sociopolitique.

L'annonce toute récente (le 15 mars 2007) de la condamnation du théologien de la libération espagnol Jon Sobrino pour sa christologie jugée hétérodoxe<sup>35</sup> ne risque-t-elle pas

---

<sup>32</sup> Ainsi, lors de la 10ème Rencontre interecclésiale des communautés ecclésiales de base du Brésil, tenue dans la ville d'Ilhéus (Bahia), du 11 au 15 juillet 2000, un des six ateliers de travail portait le nom de Dom Hélder Câmara, présenté comme « le prophète pionnier de l'Église des pauvres » ; source : « CEBS du Brésil. 10ème Rencontre Interecclésiale des Communautés de Base », Lyon, bulletin DIAL, n° 2399, Septembre 2000.

<sup>33</sup> Voir María López Vigil, *Piezas para un retrato*, UCA Editores, San Salvador 1993, dans lequel la journaliste rapporte un entretien avec Oscar Romero sur son entrevue du 7 mai 1979 avec Jean-Paul II.

<sup>34</sup> La cause de béatification de Mgr Romero a été ouverte, peu de temps après sa mort. Sa phase diocésaine s'est achevée en février 1996, lors du second voyage de Jean-Paul II au Salvador. Mais la cause est longtemps restée au point mort. A l'opposé le franquiste Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, a connu une canonisation express : mort en 1975, béatification le 17 mai 1992, canonisation le 6 octobre 2002, sur la place Saint-Pierre.

<sup>35</sup> Jon Sobrino jésuite espagnol d'origine basque a fait l'objet d'une « *notificatio* », le jeudi 15 mars, par la congrégation pour la doctrine de la foi. Ses ouvrages sur Jésus (en 1991 et 1999) sont accusés de faire trop de place à la dimension humaine du Christ au détriment de sa « dimension divine ». Ils présentent donc de « notables divergences avec la doctrine de l'Eglise ». Mgr Fernando Saenz Lacalle, archevêque de San Salvador, a interdit le Père Sobrino d'enseignement et de publication, jusqu'à la révision exigée de ses écrits sur Jésus.

de compromettre la cause de Romero ? Installé de longue date au Salvador, ce proche de l'archevêque, dans la dernière étape de sa vie, avait exercé une forte influence sur le prélat pour lequel il avait même rédigé lettres pastorales et discours<sup>36</sup>. On ne peut entièrement exclure que les secteurs conservateurs de la curie – au premier rang desquels Mgr Lopez Trujillo, qui avait fait de Romero et de Sobrino ses bêtes noires - saisissent l'occasion pour brandir l'épouvantail d'un Romero révolutionnaire afin d'enterrer définitivement sa cause.

---

<sup>36</sup> Notamment la deuxième carte pastorale d'Oscar Romero, en 1977 et le discours prononcé à Louvain, le 2 février 1980, lors de son honoris causa (source : lettre de Jon Sobrino au Père Kovenbach, supérieur général des Jésuites, le 14 mars 2007. [ Redes Cristianas : <http://www.redescristianas.net/2007/03/14/carta-de-jon-sobrino/>], consulté le 25-03-2007.